L'amour de Pauline pour Polyeucte

André Georges

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/9726>

DOI : 10.4000/studifrancesi.9726

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2007

Pagination : 253-266

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

André Georges, « L'amour de Pauline pour Polyeucte », *Studi Francesi* [En ligne], 152 (LI | II) | 2007, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 08 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/9726> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.9726>

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

L'amour de Pauline pour Polyeucte

Que Pauline se soit passionnément éprise de Sévère à Rome et qu'elle ait senti sa vive attirance pour lui se ranimer à Mélitène quand elle le revoit, alors qu'elle est déjà mariée, personne, sauf exception, n'en doute; mais voir clair dans les sentiments de Pauline envers Polyeucte, voilà qui est plus malaisé. De là une diversité de jugements et de manière d'interpréter le rôle.

Pour certains, Pauline n'aime pas Polyeucte. C'est l'avis de l'abbé de Pure qui voit dans l'héroïne de Corneille «l'exemple même de ce que la littérature du Moyen Age appelle la mal mariée, mais qui a pu trouver le recours en l'amour platonique»¹. La façon de voir de la plus célèbre actrice du XVIII^e siècle, Mademoiselle Clairon, n'était pas différente. Dans son interprétation du rôle, Pauline était la femme prise entre un amant qu'elle aime passionnément et un mari qu'elle n'aime pas, mais auquel elle veut être fidèle; le personnage de Polyeucte était repoussé au second plan, celui de Sévère passait avec celui de Pauline au premier². D'autres sont convaincus que Pauline aime Polyeucte. Avec Rachel au XIX^e siècle, «Pauline cesse d'être [...] une amante élégiaque pleurant son amour perdu», elle est «surtout la Pauline de Polyeucte»³. Selon Sainte-Beuve, l'amour que Pauline eut pour Sévère, avant son mariage avec Polyeucte, était «une simple inclination»; «dès que le devoir et son père l'ont commandé, elle a rejeté d'elle l'idée de ce «parfait amant» et a pu être à Polyeucte sans infidélité du cœur, «sans souffrance ni flamme cachée»⁴. C'est, de nos jours, ce que pensent plus ou moins J. Prévot⁵ et J. Pineau⁶. Une troisième conception apparaît avec Francisque Sarcey qui lance l'idée que les sentiments de Pauline évoluent au cours de l'action. «Jeune fille, [Pauline] a aimé Sévère»⁷, mais lorsque son père lui a commandé d'épouser Polyeucte, elle a obéi. Au début de son mariage, elle s'est contentée de se laisser aimer par son mari. Quand Sévère réapparaît, «quoiqu'elle soit très décidée à demeurer fidèle à son devoir d'épouse, elle se plaît et s'attarde à ces galanteries chevaleresques que lui débite son ancien amant»⁸. Mais voici qu'elle apprend que Polyeucte est chrétien et qu'il a fait éclater sa foi nouvelle au temple; ses jours sont en danger. Elle découvre ainsi qu'il y a dans la vie de son mari quelque chose qu'il aime plus qu'elle. Elle en est irritée. Du coup Sévère est oublié et elle s'emploie à sauver Polyeucte. Cependant celui-ci la donne à Sévère. Ce don ne fait que l'irriter davantage et qu'accroître l'amour qu'il a éveillé en elle par son comportement. Avec le danger croissant, cet amour s'intensifie encore; c'est maintenant «un

(1) Cité par G. COUTON dans sa *Notice sur «Polyeucte»* (CORNEILLE, *Oeuvres complètes*, Paris, Pléiade, t. I, p. 1635).

(2) M. DESCOTES, *Les grands rôles du théâtre de Corneille*, Paris, P.U.F., 1969, pp. 213-214.

(3) *Ibid.*, pp. 215-217.

(4) SAINT-EUVE, *Port-Royal*, Paris, 1887, p. 98.

(5) *Une problématique de «Polyeucte»*, dans «Europe», avril-mai 1974, pp. 131-139.

(6) *La seconde conversion de Polyeucte*, dans «R.H.L.F.», juillet-août 1975, pp. 531-554.

(7) *Quarante ans de théâtre*, t. III, Paris, 1900, p. 51.

(8) *Ibid.*, p. 54.

amour furieux, éperdu, qui se répand en plaintes et en imprécations. Elle se jette aux genoux de ce mari qu'elle disait naguère aimer par devoir: «Ne désespère pas une âme qui t'adore» [...] Polyeucte s'est emparé de ce coeur, il exerce sur elle cette fascination d'une âme forte et ardente sur une femme emportée dans un tourbillon⁹. J. Lemaître¹⁰ et G. Lanson¹¹ tiennent un langage analogue. La position d'O. Nadal tranche sur ce qui précède, mais c'est en contredisant le texte. Pour lui, l'agir de Pauline est conditionné par une éthique aristocratique. Elle refusa d'épouser Sévère non seulement pour obéir à son père, mais encore parce que sa naissance et sa gloire s'y opposaient. Elle épousa Polyeucte pour les mêmes raisons qu'elle refusa Sévère et elle l'aima d'un amour charnel. Le «charme» qui l'emportera vers Sévère quand elle le revoit à Mélitène vient du «prestige» qu'exerce sur elle le héros, «sa renommée, ses actions triomphales». Parce que mariée, elle ne cédera pas à ce «charme» et les «mettra au compte du désir et de la tendresse», alors qu'il n'est «qu'une sollicitation de l'âme héroïque»¹².

De tout cet exposé qu'y a-t-il à retenir? Simplement que Pauline aima Polyeucte, mais que son amour pour lui prend de plus en plus possession d'elle au cours de l'action, de sorte qu'à la fin de celle-ci, il est plus fort, plus profond, plus intense, plus pur qu'au début. C'est ce que ces pages sont destinées à montrer dans le détail.

* * *

Quand se lève le rideau, Pauline se trouve à Mélitène, capitale de l'Arménie, dont son père est devenu gouverneur. A son arrivée, elle fut remarquée par un jeune seigneur du nom de Polyeucte. Dernier descendant des rois d'Arménie et chef de la noblesse arménienne, il s'était distingué sur les champs de bataille (v. 3) et jouissait d'une grande popularité. Il devait également être fortuné. Aussi Félix fut-il «ravi» que sa fille lui plut. Et comme l'eût fait à sa place n'importe quel père de famille français de l'Ancien Régime, sans consulter Pauline, il accorda sa main au prétendant.

Pauline, qui s'est refusée à Sévère pour obéir à son père, ne peut que se donner à Polyeucte pour le même motif:

Et moi, comme à son lit je me vis destinée,
Je donnai *par devoir* à son affection
Tout ce que l'autre avait *par inclination*.

(vv. 214-216)

Ces vers sont à bien comprendre. Ils contiennent deux affirmations. D'abord Pauline dit qu'elle donna à Polyeucte *tout ce qu'avait Sévère*. Or que possédait Sévère? Son coeur, ses désirs, sa pensée (v. 197). Voilà donc ce qu'elle donna à Polyeucte. Il s'ensuit qu'elle aima Polyeucte d'un amour semblable dans son essence à celui qu'elle porta à Sévère. Et cet amour est le même que celui que Polyeucte lui voue, comme il ressort des vers suivants qu'elle prononce en s'adressant à ce dernier, au quatrième acte:

[...] cette amour si ferme et si bien méritée
Que tu m'avais promise et que je t'ai portée.

(vv. 1243-1244)

(9) *Ibid.*, p. 57.

(10) *Impressions de théâtre*, t. I, Paris, 1888, p. 30.

(11) *Corneille* (Les grands écrivains français), Paris, s.d., pp. 111-112.

(12) *Le sentiment de l'amour dans l'œuvre de Pierre Corneille*, Paris, Gallimard, 1949, pp. 201-214.

Mais l'amour de Pauline pour Polyeucte diffère de celui qu'elle porta à Sévère, en ce sens qu'elle aima Sévère «*par inclination*» alors qu'elle aime Polyeucte «*par devoir*». Et c'est ici que gît la difficulté. On sait très bien ce que Pauline veut dire lorsqu'elle avoue qu'elle aima Sévère «*par inclination*»: cela signifie qu'elle l'aima par attirance naturelle, d'un élan libre et spontané du coeur. Mais que veut-elle dire lorsqu'elle déclare qu'elle aime Polyeucte «*par devoir*»? Serait-ce qu'elle aimerait Polyeucte comme Rodélinde, dans *Pertcharite*, hait Grimoald? Mais, en ce cas, que serait-ce aimer? Rodélinde nous le dit:

[...] qui hait par devoir ne s'aveugle jamais.
C'est sa raison qui hait, qui toujours équitable,
Voit en l'objet haï ce qu'il a d'estimable,
Et verrait en l'aimé ce qu'il y faut blâmer,
Si ce même devoir lui commandait d'aimer.

(vv. 183-186)

Donc haïr ou aimer par devoir, c'est haïr ou aimer avec sa raison. Et qu'est-ce que haïr ou aimer avec sa raison? C'est vouloir du mal ou du bien à la personne haïe ou aimée, mais sans la haïr ou l'aimer, puisque c'est avec le coeur, et non avec la raison, qu'on haït ou qu'on aime. Autrement dit, c'est se comporter *comme si* on haïssait ou *comme si* on aimait. Il ne peut s'agir de cela dans le cas de Pauline qui a donné à Polyeucte tout ce qu'avait Sévère.

Il est également exclu que l'amour de Pauline pour Polyeucte soit né d'un effort de la volonté rationnelle, celle-ci n'intervenant dans la naissance de l'amour que pour consentir ou s'opposer au mouvement du coeur; on ne veut aimer que si l'on aime déjà. L'expression «*par devoir*» doit donc recevoir une autre explication. Un passage d'*Héraclius* nous la fournit. Dans la scène 2 de l'acte II de cette tragédie, Héraclius, s'adressant à Eudoxe, décrit en ces termes la naissance de son amour pour elle:

[...] l'empire est plus à vous qu'à moi,
Puisqu'à Léonce¹³ mort tout entier je le doi;
C'est le prix de son sang, c'est pour y satisfaire
Que je rends à la soeur ce que je tiens du frère.
Non que pour m'acquitter par cette élection
Mon devoir ait forcé mon inclination;
Il présenta mon coeur aux yeux qui le charmèrent,
Il prépara mon âme aux feux qu'ils allumèrent,
Et ces yeux tout divins, par un soudain pouvoir,
Achèvèrent sur moi l'effet de ce devoir.

(vv. 519-528)

Autrement dit, Héraclius, par devoir (de reconnaissance), s'obligea à s'intéresser à Eudoxe, mais son amour, c'est la beauté d'Eudoxe, et non son devoir, qui le fit naître.

Ainsi naquit, *mutatis mutandis*, l'amour de Pauline pour Polyeucte. A l'origine, ce qui la rapprocha de Polyeucte, ce fut son souci d'obéir à son père, comme ce qui, à l'origine, la rapprocha de Sévère, ce fut une libre inclination. Par devoir, Pauline s'obligea à s'intéresser à Polyeucte et, pour y parvenir, elle combattit l'amour qu'elle continuait de ressentir pour Sévère, comme le prouve cet aveu qu'elle fera à Polyeucte au dernier acte:

(13) Frère d'Eudoxe que sa mère a sacrifié pour sauver Héraclius, fils de l'empereur.

Vois, pour te vaincre un si fort adversaire,
 Quels efforts à moi-même il a fallu me faire,
 Quels combats j'ai donnés pour te donner un coeur
 Si justement acquis à son premier vainqueur.

(vv. 1595-1598)

Si, en effet, la volonté ne peut faire naître l'amour, elle peut, dans la mesure où il n'est pas devenu une passion irrésistible, l'étouffer. *L'Astrée* fournit de nombreux exemples de personnages imposant silence à leur amour. En particulier, les femmes, «mettant toute leur gloire dans l'accomplissement de leur devoir, savent imposer silence à leur coeur et le soumettre aux exigences d'une vertu rigoureuse»¹⁴. Pauline n'eut pas sur son amour pour Sévère la maîtrise orgueilleuse et volontariste de certaines héroïnes de *L'Astrée*, telle Bellinde¹⁵. Mais comme jamais elle ne cessa de lui résister, même à Rome, elle put, non certes sans déchirement, le vaincre. Sa victoire lui fut d'ailleurs facilitée par la nouvelle (fausse) de la mort de son amant, qui dut lui parvenir un mois environ¹⁶ avant son mariage. Dès lors, elle put, plus librement, s'intéresser à Polyeucte. Et en s'y intéressant «par devoir», elle s'aperçut sans doute qu'il était aimable, séduisant; elle découvrit qu'il avait même mérite et même vertu que Sévère; qu'il était lui aussi, un «honnête homme» et un «parfait amant»; elle conçut envers lui de l'estime, de la sympathie, et fut de plus en plus attirée, aimantée par lui, de sorte qu'elle put finalement lui donner tout ce que possédait Sévère.

Et la preuve qu'il en est bien ainsi c'est l'état d'angoisse dans lequel la plonge le songe de la nuit qui précède le début de l'action, où elle a vu Sévère triomphant et Polyeucte poignardé par Félix et par une bande de chrétiens. Cet état, Polyeucte le décrit à Néarque en ces termes

Pauline, sans raison, dans la douleur plongée,
 Craint et croit déjà voir ma mort qu'elle a songée.
 Elle oppose ses pleurs au dessein que je fais
 Et tache à m'empêcher de sortir du palais.

(vv. 13-16)

Et plus loin:

Par un peu de remise épargnons son ennui.

(v. 23)

Plus loin encore, a Néarque qui le presse de le suivre:

Mais Pauline s'afflige et ne peut consentir,
 Tant ce songe la trouble à me laisser sortir.
 [...] Apaisez donc sa crainte
 Et calmez la douleur dont son âme est atteinte.

(vv. 95-96; 101-102)

(14) M. MAGENDIE, *Du nouveau sur «L'Astrée»*, Paris, 1927, p. 304.

(15) *Ibid.*, p. 305.

(16) Stratonice, au vers 173, parle de cette mort comme d'un événement récent («naguère»). Mais le mariage de Pauline ne remonte qu'à 15 jours. D'autre part, la nouvelle que Sévère était en réalité prisonnier des Perses fut apprise à Rome «un mois» (v. 298) après la bataille, et cette nouvelle fut suivie de toute une série d'événements que nous apprenons à la scène 3 et qui sont antérieurs au début de

la pièce. Or ces événements n'ont pu, semble-t-il, se dérouler en moins de deux ou trois mois. On peut donc supposer que la nouvelle (fausse) de la mort de Sévère lui est parvenue environ un mois avant son mariage. Si en effet elle lui était parvenue beaucoup plus tôt, il serait surprenant que la nouvelle (vraie) que Sévère est en vie ne soit pas encore venue démentir la fausse nouvelle. Et si elle ne lui était parvenue que très récemment (après son mariage), il faudrait s'étonner que la nouvelle fausse ait mis tant de temps à l'atteindre.

Stratonice, de son côté, voit dans «la crainte» qui étreint Pauline une preuve de son amour pour Polyeucte (vv. 217-220).

Et, en effet, une épouse «dans la douleur plongée», qui «s'afflige», qui est troublée, tourmentée («son ennui»), qui «craint» et qui tremble pour la vie de son mari parce qu'en songe elle l'a vu mort, et qui s'efforce par «ses pleurs» et par ses prières de l'empêcher de sortir du palais – cette épouse éplorée et angoissée sans raison valable, n'est-ce pas là une femme qui donne toutes les marques d'un amour véritable pour son mari?

Écoutons d'ailleurs avec quelle sincérité émouvante, dans la scène 2, elle tente de retenir Polyeucte au palais. Devant la résistance de celui-ci ses yeux s'emplissent de larmes, et nous l'entendons dire à ce mari qui proteste de son amour pour elle:

Mais mon déplaisir ne vous peut émouvoir!
(v. 115)

Mon déplaisir, c'est-à-dire, dans le vocabulaire du XVII^e siècle, ma profonde douleur, mon violent chagrin. Et comme Polyeucte s'étonne qu'un songe lui fasse peur:

[...] Ses présages sont vains,
Je le sais, mais enfin je vous aime, et je crains.
(vv. 119-120)

Ces derniers mots, si éloquents dans leur simplicité, parce qu'ils viennent droit du cœur, qui les entendrait sans être aussitôt convaincu qu'elle aime vraiment Polyeucte?

Faut-il cependant une preuve de plus? Pauline n'est pas seulement angoissée, elle est aussi dépitée, cruellement dépitée. Dépitée de n'être point prise au sérieux par son mari, de n'être point écoutée par lui, de n'être point mise dans le secret de sa sortie:

Vous avez des secrets que je ne puis savoir!
Quelle preuve d' amour!...
(vv. 116 -117)

Et, après que Polyeucte l'eut quittée, dans un mouvement de douleur irritée:

Va, néglige mes pleurs, cours et te précipite
Au-devant de la mort que les dieux m'ont prédite.
Suis cet agent fatal de tes mauvais destins,
Qui peut-être te livre aux mains des assassins.
(vv. 125-128)

Ainsi s'emportera-t-elle à la fin de la scène 3 du IV^e acte:

Va, cruel, va mourir, tu ne m'aimas jamais.
(v. 1289)

Puis à la colère succède l'amertume, qui s'exprime dans cette plainte:

Tu vois, ma Stratonice, en quel siècle nous sommes.
Voilà notre pouvoir sur les esprits des hommes;
Voilà ce qui nous reste, et l'ordinaire effet
De l'amour qu'on nous offre et des vœux qu'on nous fait.
Tant qu'ils ne sont qu'amants, nous sommes souveraines,

Et jusqu'à la conquête, ils nous traitent de reines;
 Mais après l'hyménée, ils sont rois à leur tour.
 (vv. 129-135)

Eh bien, ce dépit, cette douleur irritée, cette amertume, sont-ce là des sentiments qu'elle éprouverait si son mari lui était indifférent, ou si elle n'avait pour lui que de l'estime?

Est-il, par ailleurs, imaginable que Polyeucte, s'il n'avait lu que de l'inquiétude dans les yeux de sa femme, eût été ému de pitié au point de ne pouvoir se décider à suivre Néarque pour aller recevoir le baptême, dont il a cependant le plus grand désir?

Disons plus. Contrairement à ce qui se produisait souvent pour tant de jeunes filles pures, pleines encore d'innocence, d'illusions et de rêves, livrées par leurs parents à un mari indélicat, sa nuit de noces ne fut certainement pas un drame; au contraire, tout porte à croire que Pauline, qui n'était ni ignorante – ne sait-elle pas quel dégoût peut apporter l'hyménée? (vv. 1251-1252), ni frigide, ni prude (ne parle-t-elle pas des «surprises des sens»? (v. 166) –, se donna sans réticence (v. 1252), dans l'élan de tout son être, à un époux qui sut se conduire envers elle avec respect et tendresse. Si bien que son mariage, en lui faisant mieux connaître la grande noblesse d'âme de Polyeucte, dut contribuer à l'attacher davantage à ce dernier. Après quinze jours de vie commune, Pauline se révèle une épouse comblée, épanouie, aimant véritablement son mari.

Cependant aime-t-elle Polyeucte d'un amour aussi passionné que celui dont elle aima Sévère? «N'en doutons pas, répond Mgr Calvet, Pauline aima Polyeucte autant qu'elle a aimé Sévère. Sévère, c'est le passé, Polyeucte, c'est le présent; il a tout ce qu'il avait»¹⁷. Sans doute au début de l'action jusqu'à la scène 3 inclusivement, Sévère, pour Pauline, est-ce le passé (il est mort, croit-elle, depuis plusieurs mois) et Polyeucte le présent. Néanmoins lorsqu'elle évoque devant Stratonice son premier amour, il lui «arrache» encore des «soupirs». D'autre part, si l'on compare le récit de son amour pour Sévère et celui de son amour pour Polyeucte – compte tenu du fait que sa confidente ignore l'un et connaît l'autre – on ne peut manquer de s'apercevoir que l'idylle romaine fut dans la vie de Pauline un beau rêve sans lendemain, qui n'est pas sans avoir laissé subsister en elle des regrets inavoués, une secrète nostalgie. Affirmer dès lors que Pauline, au début de l'action, aime autant Polyeucte qu'elle aima Sévère paraît excessif. Si tel était le cas, il eût pris complètement la place de son premier amour et, à la scène 4 de l'acte I, c'est sans s'émouvoir qu'elle eût appris la venue de Sévère, sans protester qu'elle eût reçu de son père l'obligation de le revoir, et, à la scène 2 de l'acte II, c'est sans se troubler qu'elle l'eût revu.

Aussi bien l'amour est un sentiment complexe qui ne se laisse pas enfermer dans une définition. *L'Astrée*, qui distingue deux sortes d'amour, offre toute une galerie d'amoureux «dont chacun incarne un aspect différent de l'amour»¹⁸. Et si Stendhal, dans son ouvrage *De l'amour*, énumère quatre espèces d'amour, il reconnaît qu'«au lieu de distinguer quatre amours différents, on peut fort bien admettre huit ou dix nuances»; il ajoute: «Il y a peut-être autant de façons de sentir parmi les hommes que de façons de voir»¹⁹. De même, dans *les Illusions*, André Maurois écrit «Nous disons: «Il aime cette femme». Mais la vie ne se laisse pas ainsi résumer. La vie est toute en nuances, en contrastes. Aimer? Mais il y a mille façons d'aimer»²⁰. Enfin, n'est-ce pas

(17) «Polyeucte» de Corneille, Paris, 1934, p. 112.

(18) M. MAGENDIE, *op. cit.*, p. 224.

(19) *De l'amour*, Paris, Garnier, 1959, p. 7.

(20) Paris, 1958, p. 135.

aussi ce qu'affirme La Rochefoucauld dans une de ses maximes «Il n'y a que d'une sorte d'amour, mais il y en a mille différentes copies»²¹?

* * *

Après l'entrevue de Pauline et de Sévère dans la scène 2 de l'acte II, Stratonice, émue encore jusqu'aux larmes par la scène à laquelle elle vient d'assister, fait observer à Pauline, dans le dessein d'apporter quelque adoucissement à sa douleur, qu'elle n'a du moins aucune raison de craindre pour Polyeucte: Sévère n'est pas redoutable, il ne vient pas, comme dans son rêve, «la vengeance à la main». Mais cette remarque produisit l'effet contraire à celui voulu: Pauline sent aussitôt se réveiller l'angoisse que l'émotion causée par la vue de Sévère avait un moment endormie. On s'étonnera peut-être de ce réveil sitôt après que Sévère l'a quittée²². Ne devrait-elle pas en ce moment être encore toute bouleversée et occupée par l'événement qu'elle vient de vivre? Il en serait ainsi si Pauline avait tant soit peu cédé à l'amour qu'elle avait senti renaître pour son amant. N'y ayant point cédé du tout, elle a conservé intact l'amour qu'elle portait à Polyeucte. Bien mieux: son amour conjugal est sorti fortifié et augmenté de l'épreuve dont, non sans le secours de la grâce, elle a définitivement triomphé (v. 533). Dès lors, il est normal que ses craintes nées du songe, refoulant à l'arrière-plan ses dernières émotions, de nouveau l'accaparent et la tourmentent; elle tremble pour Polyeucte, elle est hantée par la vision de son cadavre ensanglanté (v. 586).

Quand elle revoit Polyeucte, elle lui raconte «avec une âme ouverte» son entrevue avec Sévère. Notons qu'elle ne lui dit pas, comme l'affirme R. Chauviré, «qu'elle en aime un autre»²³, mais qu'elle a rompu avec Sévère qu'elle a aimé (Polyeucte le sait) et qu'elle ne veut plus aimer, ce qui ne manquerait pas de se produire si elle continuait à le revoir. Polyeucte n'est donc pas dans la situation du mari qui n'est pas aimé en face de son épouse qui en aime un autre et le lui avoue sans ambages (situation du mari de la princesse de Clèves), mais dans la situation du mari qui est aimé en face de son épouse qui lui avoue que la vue de son ancien amant la trouble encore, mais qu'elle ne le reverra plus, afin de conserver à lui, l'époux, tout son cœur. Sans le savoir, elle se trouve ainsi en accord parfait avec François de Sales, qui écrit touchant la fidélité que se doivent les époux: «l'Eglise, par la main du prêtre, bénit un anneau, et le donnant premièrement à l'homme, témoigne qu'elle scelle et cache son cœur par ce Sacrement, afin que jamais plus ni le nom ni l'amour d'aucune autre femme ne puisse entrer en celui, tandis que celle-là vivra laquelle lui a été donnée; puis l'époux remet l'anneau en la main de la même épouse, afin que réciproquement elle sache que jamais son cœur ne doit recevoir de l'affection pour aucun autre homme, tandis que celui vivra sur terre que Notre Seigneur vient de lui donner»²⁴.

* * *

Dans le monologue du début du troisième acte, on voit Pauline partagée entre l'espoir et la crainte – mais la crainte domine. Que craint-elle? La rencontre de Sévère et de Polyeucte. Car elle imagine aisément les sentiments qu'ils doivent nourrir à l'égard l'un de l'autre. Des rivaux normalement se haïssent et se jalourent. L'amant évincé «voit aux mains (du mari) ce qu'il croit mériter»: il en «conçoit de l'envie»; le

(21) *Maximes* 74.

(22) Voltaire s'en est étonné: «Je ne sais, au reste, si ce passage subit de la tendresse pour Sévère à la crainte pour son mari est bien naturel. Si cela n'est pas ce qu'on appelle ajusté au théâtre, le spectateur n'est point du tout ému de ce retour de crainte pour Polyeucte. Ne sent-on pas qu'une femme, qui

sort d'une conversation tendre avec son amant, ne s'afflige que par bienséance pour son mari?» (*Commentaires*, II, 3).

(23) *Doutes à l'égard de «Polyeucte»*, dans «French Studies», t. II, 1948, p. 8.

(24) *Introduction à la vie dévote*, III^e partie, chap. XXXVIII, Pléiade, p. 234.

mari voit dans l'amant évincé «un désespéré qui peut trop attenter»: il en conçoit «de l'ombrage». Chacun d'eux éprouve «la honte d'un affront» qu'il croit que l'autre lui inflige ou veut lui infliger; «la défiance» les anime; «la colère» les dresse l'un contre l'autre, et, «dès l'abord», ils s'abandonnent «à leur ressentiment». Il est vrai, se dit-elle, que ce sont là «les communs défauts» de rivaux ordinaires; or Polyeucte et Sévère ne sont point de ces rivaux. Mais voilà, «ils se verront», et les paroles rassurantes que lui a dites Polyeucte à l'acte II et qu'elle se remémore ne parviennent pas à la rassurer. De sorte qu'à la fin de son monologue, elle se trouve aussi tourmentée qu'au début.

Lorsqu'elle apprend par Stratonice la conduite de Polyeucte au temple, sa première réaction est de le défendre, car, même chrétien, il reste son époux, et le «devoir» qui l'a conduite à l'aimer «dure encore». Et comme Stratonice remarque:

Il vous donne à présent sujet de le haïr:
Qui trahit tous nos dieux aurait pu vous trahir.
(vv. 791-792)

Pauline déclare:

Je l'aimerais encor, quand il m'aurait trahie;
Et si de tant d'amour tu peux être ébahie,
Apprends que mon devoir ne dépend point du sien:
Qu'il y manque, s'il veut, je dois faire le mien.
Quoi? s'il aimait ailleurs, serais-je dispensée
À suivre, à son exemple, une ardeur insensée?
Quelque chrétien qu'il soit, je n'en ai point d'horreur,
Je chéris sa personne et je hais son erreur.
(vv. 793-801)

R. Chauviré commente ainsi cette tirade – dont il se garde de citer les deux derniers vers trop défavorables à son commentaire: «Quant à être “ébahi de tant d'amour”, non; nous ne sommes pas dupes. Le sophisme mêle gentiment navets et carottes que nous trions d'instinct. Pauline affirme que, même trahie dans sa religion, dans sa foi conjugale, elle resterait fidèle: à merveille; mais il n'est pas question d'amour là-dedans, il est question de décence...»²⁵.

De décence? Non, il n'est pas question de décence. Il est question, sans doute, de fidélité, puisqu'il est question de devoir – pour la dernière fois, notons le – mais aussi, mais surtout d'amour. Pauline dit: «Je l'aimerais encore quand il m'aurait trahie», et non: «Je lui serais fidèle quand il m'aurait trahie»; elle dit: «Et si de tant d'amour tu peux être ébahie», et non: «Et si de tant de foi tu peux être ébahie»; enfin et surtout, elle dit: «Je chéris sa personne...», et non «Je prise sa personne...». Quand une femme aussi loyale que Pauline, qui parle toujours «à cœur ouvert», dit qu'elle *chérit* la personne de son mari, c'est assurément qu'elle la chérit, et chérir signifie «aimer tendrement».

Dès lors que va-t-elle faire? Ceci:

Avant qu'abandonner mon âme à mes douleurs,
Il me faut essayer la force de mes pleurs.
En qualité de femme ou de fille, j'espère
Qu'ils vaincraient un époux ou fléchiraient un père.
Que si sur l'un et l'autre, ils manquent de pouvoir,
Je ne prendrai conseil que de mon désespoir.
(vv. 815-820)

(25) Doutes à l'égard de «Polyeucte», dans «French Studies», t. II, 1948, p. 8.

Pauline est donc décidée de tenter tout ce qui est en son pouvoir pour sauver Polyeucte, et si elle n'y parvient pas, de s'abandonner à son «désespoir» en mettant fin à ses jours. Mais va-t-elle entreprendre son mari ou son père? Un peu plus tard, l'occasion lui est fournie de commencer par ce dernier. Elle se jette à ses genoux et plaide la cause de Polyeucte avec insistance, avec détermination, avec émotion, mais non parfois sans maladresse: invoquer les Dieux (v. 915), que Polyeucte a blasphémé et dont il a profané le temple, puis l'empereur (v. 958) qui a promulgué contre les chrétiens de si rigoureux édits, n'est pas particulièrement adroit. Mais Pauline, sachant son mari coupable, ne sait trop comment s'y prendre pour obtenir sa grâce de son père, qui joue au magistrat intègre et qui, s'il l'était, aurait raison contre elle. Elle essaye de le toucher en faisant valoir que Polyeucte est son gendre, qu'il est devenu son sang et que le perdre c'est la perdre également. A la décharge de Polyeucte, elle ne trouve rien à dire, si ce n'est qu'il est victime des «fureurs de sa secte» (v. 909). Elle souligne enfin que les chrétiens sont fanatiques et obstinés, et que Polyeucte est toujours constant dans ses résolutions, de sorte que subordonner sa grâce à son repentir, c'est le condamner à mort. La nouvelle, apportée par Albin, que Polyeucte a vu trancher la vie de Néarque «avec un oeil d'envie» (v. 958) confirme ses craintes et ses propos. Elle se fait plus insistante, plus pressante, et rappelle à son père, en une tirade qui est une prière, son évolution sentimentale, laquelle témoigne du respect qu'elle a toujours observé envers son autorité: elle a éprouvé pour Sévère, dit-elle, un grand amour (vv. 967, 971, 974), puis, par obéissance (v. 969), l'a éteint (v. 967) au prix de grandes souffrances (vv. 974-976) et, par obéissance encore, s'est attachée à Polyeucte dont elle s'est éprise, qu'elle a épousé, qu'elle aime (v. 965), qui lui est devenu très cher (vv. 975-976).

Mais Félix est intraitable et la renvoie à son époux. Elle vient trouver ce dernier dans la scène 3 de l'acte IV. On la sent ici plus ferme, plus sûre de son droit, plus résolument engagée dans son action. C'est qu'il ne s'agit plus de plaider la cause d'un coupable, indéfendable aux yeux des païens, mais d'amener le coupable à reconnaître son erreur, à se faire grâce, ou, du moins, à le résoudre à simuler la résipiscence jusqu'au départ de Sévère. C'est aussi qu'elle est plus à l'aise avec son mari qu'avec son père. C'est enfin que son échec auprès de Félix l'a alarmée davantage et qu'elle sait que la partie sera serrée. Mais la résistance paisible de Polyeucte l'irrite; son insensibilité apparente la blesse; son égoïsme affiché – ce qu'elle considère comme tel: n'aspire-t-il pas à un bonheur qu'elle ne partagera pas? – la meurtrit. Alors elle laisse éclater sa douleur d'épouse aimante et fidèle en des termes dont la sincérité est évidente:

Cruel!...
 [...] Est-ce là ce beau feu, sont-ce là tes serments?
 Témoignes-tu pour moi les moindres sentiments?
 Je ne te parlais point de l'état déplorable
 Où ta mort va laisser ta femme inconsolable;
 Je croyais que l'amour t'en parlerait assez,
 Et je ne voulais pas de sentiments forcés;
 [...] Tu me quittes, ingrat, e t le fais avec joie,
 Tu ne la caches pas, tu veux que je la voie,
 Et ton coeur, insensible à ces tristes appas,
 Se figure un bonheur où je ne serai pas!

(vv. 1235, 1237-1242, 1247-1250)

Elle termine sa tirade par ces deux vers plus amers et plus douloureux encore que les précédents, véritable cri de la femme humiliée dans le don d'elle-même qu'elle a fait à son époux:

C'est donc là le dégoût qu'apporte l'hyménée?
Je te suis odieuse après m'être donnée.

(vv. 1251-1252)

Ce langage, serait-ce donc là celui d'une femme qui n'aime pas? Mais c'est toute son intervention qui trahit l'amour qu'elle voue à Polyeucte. Il se dégage de ses paroles une telle conviction, une telle émotion, une telle volonté de vaincre que le doute sur la sincérité de ses sentiments n'est à aucun moment possible. Elle si droite, si sincère, ne va-t-elle pas jusqu'à conseiller à Polyeucte la simulation? Et lorsqu'elle voit «couler ses larmes», comme déjà elle se réjouit! Mais aussi quel dépit, quelle amertume, quelle colère, quelle douleur lorsqu'à la fin de la scène, elle doit se rendre à l'évidence qu'elle n'est parvenue à aucun résultat! Le suicide qu'elle avait envisagé précédemment, comme remède à ses maux, en cas d'échec de ses démarches, elle y est maintenant résolue: c'est du moins ce que laisse supposer le vers que Sévère, en paraissant, interrompt. Mais l'entretien prend, dès lors, un autre cours. Le don que Polyeucte fait d'elle à son rival, qu'il l'ait surprise et déconcertée, on le constate à son silence et à son absence de réaction lorsque Polyeucte, accompagné de ses gardes, quitte l'antichambre en exprimant le vœu qu'on le «mène à la mort». Et n'est-ce pas Sévère qui, le premier, sortant de son étonnement, rompt le silence? Cependant, comme celui-ci se laisse quelque peu égarer par sa passion, Pauline, se ressaisissant à son tour, lui coupe sèchement la parole: outre qu'elle redoute de trop entendre, elle craint que «cette chaleur»

Ne pousse quelque suite indigne de tous deux.

(v. 1334)

De tous deux? Pauline ne se croit donc pas, même en ce moment, à l'abri d'une défaillance. Mais, en rappelant Sévère à la réalité, elle en écarte le danger, et, dès lors, on la voit de plus en plus possédée par Polyeucte. Pour s'en convaincre, il suffit de l'entendre prononcer ces vers si beaux, si graves, et d'une si poignante tendresse:

Mon Polyeucte touche à son heure dernière,
Pour achever de vivre, il n'a plus qu'un moment...

(vv. 1336-1337)

Et son amour pour Polyeucte la pousse à prononcer un discours étonnant, de nature à décevoir et à choquer Sévère. Elle commence par lui déclarer tout net que jamais elle n'épousera un homme qui, de quelque façon, serait la cause de la mort de son mari. Comme au début de son entrevue avec Sévère à l'acte II, elle tient des propos volontairement tranchant; mais ici elle n'a aucune peine à les tenir, car Polyeucte l'accapare tout entière:

[...] sachez qu'il n'est point de si cruels trépas
Où d'un front assuré je ne porte mes pas,
Qu'il n'est point aux enfers d'horreurs que je n'endure,
Plutôt que de souiller une gloire si pure
Que d'épouser un homme, après son triste sort,
Qui, de quelque façon, soit cause de sa mort;
Et si vous me croyiez d'une âme si peu saine,
L'amour que j'eus pour vous tournerait toute en haine.

(vv. 1341-1348)

Après avoir ainsi enlevé à Sévère toute espérance de l'épouser un jour, elle en vient à formuler une requête dont elle mesure l'audace, mais qu'elle ne croit pas déplacée eu égard à la vertu de Sévère:

Vous êtes généreux, soyez le jusqu'au bout.
 Mon père est en état de vous accorder tout.
 Il vous craint, et j'avance encor cette parole,
 Que s'il perd mon époux, c'est à vous qu'il l'immole;
 Sauvez ce malheureux, employez-vous pour lui;
 Faites-vous un effort pour lui servir d'appui.
 (vv. 1349-1351)

Pauline se comporte ici en quelque sorte en dame suzeraine de l'amour courtois qui soumet son chevalier servant à une épreuve particulièrement pénible, mais qui doit l'ennoblir et le rendre digne d'elle. Sans doute ne lui laisse-t-elle aucun espoir de récompense, si ce n'est une satisfaction d'ordre purement moral. Mais le parfait amant selon André Le Chapelain²⁶ comme selon Honoré d'Urfé²⁷, ne doit-il pas servir sa Dame jusqu'à cet oubli de soi? Et c'est en somme ce que Pauline rappelle à Sévère par ces vers:

C'est beaucoup qu'une femme autrefois tant aimée
 Et dont l'amour peut-être encor vous peut toucher,
 Doive à votre grand coeur ce qu'elle a de plus cher.
 (vv. 1360-1362)

Edwige, dans *Pertharite*, tiendra un langage analogue à Garibalde lorsqu'elle lui demande de ramener à ses pieds son amant parjure:

Vous m'aurez faite heureuse et c'est assez pour vous.
 (v. 490)

Sévère ne restera pas sourd à la requête de Pauline: il interviendra auprès de Félix en faveur de Polyeucte durant l'entracte qui précède l'acte V. Mais cette démarche échouera à cause de la sottise méfiance de Félix, qui tentera cependant une nouvelle fois de sauver Polyeucte, en tâchant de le persuader de dissimuler jusqu'au départ de Sévère. Inutilement. Alors survient Pauline, avertie sans doute par Albin, à qui Félix s'est confié (v. 1), de l'échec de l'intervention de Sévère. Son désarroi est visible. Elle ne sait à qui s'adresser: à son père? ou à son époux? Qui a-t-elle le plus de chance de fléchir? Félix la renvoie à Polyeucte; celui-ci à son premier amant: «Vivez avec Sévère». Un soufflet ne l'eut pas révoltée davantage que ces mots, car elle s'est attachée de toute son âme à son mari et n'a qu'un dessein: le sauver, malgré lui, de la mort. De là cette réplique qui tranche de son style habituel:

Tigre, assassine-moi du moins sans m'outrager.
 (v. 1585)

Polyeucte, s'adoucissant, lui explique qu'il ne cherche qu'à «soulager» sa douleur, à laquelle il ne voit d'autre remède qu'un autre amour, mais il a l'insigne maladresse

(26) *De Arte Amandi* (fin XII^e ou début XIII^e s.), ms 8758, Bibliothèque Nationale.

(27) Onzième des *Douze tables des lois d'amour*,

dans *l'Astrée*, deuxième partie, chap. V (éd. Folio, pp. 136-139).

de lui répéter presque mot pour mot des propos touchant Sévère qu'elle lui a tenus à l'acte II (vv. 615-616), après son entrevue avec ce dernier:

Puisqu'un si grand mérite a pu vous enflammer
Sa présence toujours a droit de vous charmer...
(vv. 1589-1590)

et d'ajouter, inconsciemment cruel:

Vous l'aimiez, il vous aime, et sa gloire augmentée...
(v. 1591)

Ces vers, par lesquels Polyeucte semble lui reprocher l'amour qu'elle eut pour Sévère et la suspecter d'être sensible à sa gloire actuelle, la blessent cruellement. Non sans vivacité, elle proteste contre ce qu'ils comportent d'injustice. Son amour pour Sévère, «si puissant» fût-il, ne l'a-t-elle pas vaincu au prix de difficiles efforts, afin que lui, Polyeucte, ait tout son cœur? Qu'il apprenne donc d'elle plutôt «à forcer son propre sentiment»²⁸; qu'il prenne «sa vertu pour guide»; qu'il la laisse réduire sa résistance pour qu'elle puisse continuer à vivre sous ses lois. Et si de tels arguments le laissent insensible, qu'il

Regarde au moins ses pleurs, écoute ses soupirs,
(v. 1606)

et, finalement, elle lâche ce cri, venu du plus profond de son cœur, et qui donne la mesure de l'amour qu'elle lui porte:

Ne désespère pas une âme qui t'adore²⁹.
(v. 1607)

Mais Pauline se heurte à un Polyeucte inflexible, fermé, volontairement buté, qui la renvoie obstinément à Sévère, et qui ne veut plus la connaître à moins qu'elle ne devienne chrétienne et ne meure avec lui. Elle tourne alors vers Félix son visage crisper, douloureux, brillant de larmes, et, tout en reconnaissant que Polyeucte est insensé, l'implore au nom de son amour paternel:

Un père est toujours père, et sur cette assurance
J'ose appuyer encore un reste d'espérance.

(28) Ces mots, vu le contexte (vv. 1594-1598), ne signifient pas, comme le veut R. Chauviré: apprends à forcer ton propre sentiment comme moi je me suis forcée à t'aimer (op. cit., pp. 20 et 21), mais: force-toi à renoncer à ton erreur pour me revenir, comme moi je me suis forcée à renoncer à Sévère (vv. 1594-1598) pour être toute à toi.

(29) J. MAURENS écrit touchant ce vers: «Il passe trop souvent pour l'expression d'une détresse toute racinienne. Voltaire était meilleur juge, ou meilleur spectateur: "C'est là parler de sentiment; ce n'est pas en avoir. Comment se peut-il faire que cette scène ne fasse jamais verser de larmes? N'est-ce pas qu'on sent que Pauline n'agit que par devoir". Sans doute est-elle soutenue dans l'accomplissement de

ce devoir par le souci de la gloire, et peut être par sa pitié pour un "malheureux"...» (*La tragédie sans tragique*; pp. 301-306). J. MAURENS qui, dans sa thèse, a soutenu jusqu'ici que Pauline n'aimait pas Polyeucte ne peut évidemment pas accorder maintenant qu'elle l'aime; comme tout faiseur de thèse, il en est prisonnier; cependant ce vers le gêne un peu; aussi en appelle-t-il à Voltaire (bien piètre autorité en la matière) et lâche-t-il un peu de lest en invoquant «le souci de la gloire» et «la pitié» que Pauline pourrait ressentir à l'égard de son fanatique époux. Mais pour qui est sans idée préconçue, il n'est que trop évident que ce vers dit ce qu'il dit: le contexte le prouve.

Jetez sur votre fille un regard paternel:
 Ma mort suivra la mort de ce cher criminel...
 (vv. 1619-1622)

Elle insiste ensuite sur l'indissolubilité du mariage qui rend indestructible l'union des coeurs, non sans avoir au préalable rappelé une fois de plus à son père que c'est lui qui l'a unie à Polyeucte (voir vv. 965-976):

Nos destins, par vos mains rendus inséparables,
 Nous doivent rendre heureux ensemble ou misérables,
 Et vous seriez cruel jusques au dernier point,
 Si vous désunissiez ce que vous avez joint.
 Un coeur à l'autre uni jamais ne se retire,
 Et pour l'en séparer il faut qu'on le déchire.
 (vv. 1627-1632)

Cette conception de l'indissolubilité des noeuds du mariage se rencontre dans *L'Astrée*³⁰, mais elle est illustrée avec plus d'exactitude dans ces lignes de François de Sales, extraites de son *Introduction à la vie dévote*: «Le premier effet de cet amour (entre époux), c'est l'union indissoluble de vos coeurs. Si on colle deux pièces de sapin ensemble, pourvu que la colle soit fine, l'union en sera si forte qu'on fendrait beaucoup plus tôt les pièces es autres endroits, qu'en l'endroit de leur conjonction; mais Dieu conjoint le mari à la femme en son propre sang c'est pourquoi cette union est si forte que plutôt l'âme se doit séparer du corps de l'un et de l'autre, que non pas le mari de la femme. Or cette union ne s'entend pas principalement du corps, ains du coeur, de l'affection et de l'amour»³¹.

Pauline termine sa supplication en exprimant à son père, dont l'émotion est visible, la confiance qu'elle met en sa bonté paternelle. Elle n'ajoutera rien d'autres avant sa conversion, en dehors des quelques mots par lesquels elle réaffirmera sa volonté de suivre son époux «partout», jusque dans la mort, s'il meurt (vv. 1679, 1681).

* * *

Ainsi s'achève l'ascension de Pauline dans l'amour conjugal. Au cours de cette ascension, son amour pour Polyeucte s'est à ce point purifié et intensifié qu'il est maintenant à l'image de l'amour de Polyeucte pour Dieu. Par la même voie du renoncement, de la soumission, du don de soi jusqu'au sacrifice total s'il le faut, elle est parvenue avec son époux à l'union que celui-ci a atteint avec son Dieu, et il n'est désormais aucun Sévère au monde qui puisse l'en dissocier. Suivre son époux dans la mort, cela cependant ne lui sera pas accordé; mais bien, par delà la mort, de le rejoindre en Dieu. Car lorsque le glaive des soldats romains, en frappant Polyeucte, trancha ses liens conjugaux – sur cette cime vertigineuse du dépouillement absolu où

(30) Dans l'amour parfait, selon les théories qu'expose *L'Astrée*, les amants se perdent l'un dans l'autre pour revivre l'un par l'autre, leurs deux volontés étant confondues en une seule. C'est ce que Tircis se donne la peine de rappeler à Hylas: «Si vous entendiez de quelle sorte par l'infinie puissance d'amour deux personnes ne deviennent qu'une, et une en devient deux, vous connaîtriez que l'amant ne peut rien désirer hors de soi-même. Car aussitôt que vous auriez entendu comme l'amant se transforme en l'aimée et l'aimée en l'amant, et par ainsi deux ne deviennent qu'un,

et chacun toutefois, étant amant et aimée, par conséquent, est deux, vous comprendriez, Hylas, ce qui vous est tant difficile» à saisir. Ainsi Thamire s'exprime-t-il, et Silvandre ne tient pas un autre langage (*L'Astrée*, seconde partie, livre VI (éd. Folio, p. 251; M. GAUME, *Les inspirations et les sources de l'œuvre d'Honoré d'Urfé*, Saint-Etienne, 1977, pp. 486-489).

(31) F. DE SALES, *Introduction à la vie dévote*, troisième partie, chap. XXXVIII, Bibliothèque de la Pléiade, p. 234.

l'amour et la douleur se confondent – elle se trouva soudain confrontée au Dieu que Polyeucte, depuis quelques instants, contemple dans «le face à face béatifique». Et ce sera alors pour elle l'heure de la *métanoia*, c'est-à-dire de la conversion, qui la fera passer, sous l'action de la grâce, de l'amour humain à l'amour de Dieu.

ANDRÉ GEORGES